Une discipline sans mandat

Gérard Chouquer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9532>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9532

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 18 février 2011

Pagination : 179-187

Référence électronique

Gérard Chouquer, « Une discipline sans mandat », *Études rurales* [En ligne], 188 | 2011, mis en ligne le 18 janvier 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9532> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9532

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Une discipline sans mandat

Gérard Chouquer

- 1 LE DOSSIER QUE COORDONNE Ricardo González Villaescusa approfondit le sillon que la revue a ouvert il y a une dizaine d'années. Dans le présent texte, qui est plus une postface qu'une conclusion, je souhaite exposer un point de vue épistémologique : le positionnement de la recherche archéogéographique par rapport aux autres disciplines. L'idée est que l'archéogéographie – comme posture, programme ou discipline (elle est un peu tout cela à tour de rôle) – est mise en situation de devoir et de pouvoir agir sans mandat d'une quelconque autre discipline, même la géographie, à laquelle elle emprunte pourtant l'essentiel de ses outils.

La crise des « archéologies nationales »

- 2 Sur la base d'observations incontestables on pourrait dire qu'il existe, pour faire de la recherche, une série de voies spécifiques, pays par pays. Quelques exemples suffisent. Ainsi la topographie historique est une discipline italienne et, plus généralement, méditerranéenne car elle se fonde sur la reconnaissance des grands aménagements antiques, notamment romains : voies, villes, camps, *oppida*, centuriations. L'archéologie de la distribution des ressources dans le territoire (*site catchment analysis*) est d'origine britannique, et, quand elle a été pratiquée dans d'autres pays que le Royaume-Uni, cela a été très largement sous l'influence d'équipes anglaises. L'analyse des formes, agraires ou urbaines, est majoritairement, mais pas exclusivement, française : en France, c'est une pratique courante de la géographie et de l'urbanisme ; en Italie, en revanche, elle ne parvient pas à s'individualiser face à la topographie historique et, de fait, elle n'existe pas ou que très peu. L'étude des grands systèmes irrigués, enfin, est devenue une dominante de l'archéologie espagnole.
- 3 Toutefois cette présentation demeure partielle. On aurait tort de croire qu'on a là plusieurs voies « nationales » qui pratiqueraient en définitive la même discipline, qu'on appellerait « archéologie » ou « archéologie du paysage », ou tout autre intitulé équivalent. Il s'agit de voies nationales, certes, mais portant sur des objets différents, dont chacun renvoie, en arrière-plan, à une discipline différente et à une histoire

nationale différente. Il est donc intéressant de savoir pourquoi tel pays s'est spécialisé dans tel domaine, et tel autre dans tel autre domaine. Ainsi, ce n'est pas un hasard si l'analyse des formes est plutôt française, la France étant le pays d'élection de la théorie de la relation entre fonction et forme, alors que l'analyse de la distribution des ressources dans le territoire, qui puise ses fondements dans le libéralisme économique, est, elle, plutôt anglaise.

- 4 On comprend mieux aussi qu'il n'y a pas lieu d'opposer ces différentes analyses puisqu'il ne s'agit ni de la même discipline ni des mêmes objets, bien que ces analyses participent de la même épistémologie. Seule une expression collectrice, comme « archéologie du paysage », peut créer du flou en faisant croire à une vaste unité disciplinaire qui n'existe que grossièrement. En réalité, chaque pays a, historiquement, privilégié une voie plutôt qu'une autre.
- 5 D'où l'intérêt d'avoir présents à l'esprit les arrière-plans disciplinaires de ces archéologies nationales. L'archéologie agraire est une discipline qui se rapporte à l'archéologie et à ses techniques (la prospection de terrain et la fouille). La topographie historique est liée à une version de l'urbanisme qui consiste à identifier les régularités des formes en lien avec le passé romain ; elle est fondamentalement cartographique. La géoarchéologie est une discipline géologique qui applique à des observations archéologiques un référentiel sédimentaire. L'archéologie de la distribution spatiale des ressources est une discipline dont l'arrière-plan est l'économie et dont les outils conceptuels sont les théories de la distribution spatiale des produits. L'archéogéographie est une discipline de l'analyse des formes physiques, sociales et hybridées, dont les disciplines référentes sont la géographie, la morphologie agraire et la morphologie urbaine.
- 6 Ces différentes dimensions de la recherche géographique sont le plus souvent nommées « archéologies » parce que, dès qu'il s'agit du passé, la collecte des matériaux devient obsédante. Mais on voit bien que les référentiels disciplinaires sont plus ouverts qu'il n'y paraît. Si l'on voulait se calquer sur le schéma d'organisation de la géographie, chaque référentiel pourrait trouver sa place dans une archéogéographie au sein de laquelle on distinguerait une archéogéographie sédimentaire ou géomorphologique, une archéogéographie agraire et urbaine, une archéogéographie économique, une archéogéographie écologique...
- 7 Toutefois l'éparpillement de la géographie est un signal fort. Demandons-nous pourquoi la géographie n'a pas réussi à tenir ensemble tous les fils. L'archéogéographie, si on en faisait une espèce de géographie englobante, connaîtrait le même sort. Il n'est donc pas opportun de rassembler la totalité des démarches sous l'intitulé « géographie », sauf à recréer la dispersion qu'a connue cette discipline, décidément indéfinissable parce que trop vaste.
- 8 Par voie de conséquence, il faut également se garder de tout ramener à l'histoire ou à l'archéologie. Il faut résister à la tentation de confondre aspiration légitime à la synthèse et recours à une discipline qui se chargerait de cette synthèse.
- 9 Un autre problème réside dans le fait que les disciplines qui s'occupent de l'espace géographique utilisent des savoirs qu'elles ne possèdent pas, notamment le savoir morphologique. C'est pourquoi je pense que l'écologie du paysage aurait mieux fait de ne pas retenir le terme creux de « paysage »¹ et mieux fait de s'appeler « écologie géographique ». C'est aussi pourquoi je pense que les archéologues ont le plus grand mal

à comprendre le langage des formes géographiques, eux qui n'ont pas étudié la géographie dans leur cursus universitaire.

- 10 Qu'on le reconnaisse ou non : ces archéologies d'apparence nationale sont entrées en crise. Ce qui caractérise « la crise » c'est le fait que les objets que ces disciplines avaient définis et solidement assemblés dans des paradigmes ne tiennent plus. Une fois ouverts telles des boîtes noires, ces objets ont montré la part de rhétorique, la part de nationalisme identitaire, la part de réduction naturaliste et la part de périodisation dont ils étaient porteurs.
- 11 Libérons-nous alors de deux fausses dépendances : une dépendance à une certaine forme d'histoire et une dépendance à une certaine forme d'archéologie.
- 12 Nous ne faisons plus de la recherche sous mandat historique si, par « historique », on entend « morphohistoire ». C'est ainsi que, dans différentes publications, j'ai qualifié la façon d'étudier les formes qui se limite à la recherche d'un modèle préexistant, les institutions décidant de la forme des choses. Néanmoins cette façon, qui nous paraît révolue, anime encore la grande majorité des travaux, avec une grande imprudence. On persiste à publier tous les jours des reconstitutions de formes antiques ou médiévales qui, par leur méconnaissance des critères morphologiques, s'avèrent erronées.
- 13 Nous ne faisons pas davantage de la recherche sous mandat archéologique. Tout simplement parce que le point ne peut pas parler pour l'espace et que, même dans un réseau de points, on ne voit pas tout ce qui se trame à l'horizontale. « Trame », que j'oppose à « réseau », est le mot juste. Il y a là un paradoxe. Née de la rencontre entre la géographie comme méthode et l'archéologie comme documentation, l'archéogéographie n'a pas trouvé dans la discipline archéologique les pratiques de l'espace qui auraient pu justifier une mise sous tutelle. Mieux : les débats les plus récents manifestent que nombre d'archéologues, rétifs au langage des formes, mettent un point d'honneur à découvrir les faits morphologiques de surface par la voie sédimentaire. On peut toujours préférer les itinéraires indirects et penser que l'essence du social gît dans la granulométrie.
- 14 Je pourrais continuer ainsi avec la géologie et l'urbanisme. Je pourrais aussi montrer la part d'indépendance que nous, archéogéographes, pouvons avoir vis-à-vis des théories modélisatrices de l'économie libérale des XIX^e et XX^e siècles.
- 15 On aura compris que j'entends profiter des savoirs acquis dans les champs disciplinaires et profiter du fait qu'on ne peut pas récuser les généalogies qui sont les nôtres pour mieux m'affranchir des aspects confus de cette tutelle.
- 16 Nous arrivons donc au deuxième point de cette postface : la rénovation des objets introduit un véritable bouleversement. La solution n'est pas uniquement dans l'invention de nouvelles disciplines qui viendraient « corriger » les défauts des disciplines héritées du passé épistémologique et installer de meilleurs objets. Elle est aussi dans une façon différente de concevoir ce qu'on appelle « l'interdisciplinarité ».
- 17 Compte tenu des multiples interactions, nous ne pouvons plus étudier un objet à discipline constante et, encore moins, à discipline unique. Mais nous ne pouvons pas non plus le faire dans une interdisciplinarité de principe, volontariste ou même caporaliste, dans laquelle chaque discipline serait convoquée sans que l'on sache si elle sera utile ou non et serait sommée d'apporter sa pierre à l'édifice. La nouveauté épistémologique est qu'il faut inventer, objet par objet, le cheminement disciplinaire approprié. Aussi les objets auront-ils du mal à s'installer tant que les cadres disciplinaires que chacun sait obsolètes – nous ne sommes pas les seuls ni les premiers à le dire – continueront à être les

cadres d'organisation, d'évaluation et de classement. C'est seulement en cours de travail et même à la fin du travail qu'on peut dire la bonne composition interdisciplinaire et le bon dosage, si on m'autorise cette image d'apothicaire.

- 18 Ces objets dérangement (au sens propre, parce qu'ils défont nos rangements et nos habitudes disciplinaires), ce sont tous ces objets reformulés qui ne fonctionnent plus dans les paradigmes du passé historiciste.
- 19 Travaillant sur les centuriations d'Italie du Nord, les chercheurs, tant italiens que français, ont découvert que certains de ces quadrillages n'étaient plus aussi exclusivement antiques qu'ils paraissaient l'être il y a encore peu. Je n'entre pas dans le détail : cela a été fait ailleurs, et Robin Brigand y revient dans ce numéro. Une explication se fait jour : la centuriation qu'on voit est une construction des sociétés dans la durée, avec des moments particulièrement intenses d'intentionnalité collective et des moments de construction plus diffuse et non collectivement régulée. Sur la base du projet antique, les sociétés ultérieures développent et installent un objet planimétrique original dont nous avons à mesurer jusqu'à quel point il peut être indépendant des intentions de départ et à quel point il les réalise.
- 20 Deux propositions disciplinaires permettent aujourd'hui d'avancer.
- 21 Les chercheurs issus de la géoarchéologie italienne soulignent, avec raison, l'importance de la sédimentation différentielle et, donc, le problème que pose la lecture du quadrillage en surface lorsqu'on peut prouver que les niveaux romains sont enfouis à des mètres de profondeur. Les chercheurs français issus de l'analyse morphologique font le même genre de constat, mais ils le font par le biais de l'analyse des formes et de la métrologie.
- 22 Deux explications se combinent. L'une est la construction de l'objet dans la durée selon des processus globalement non intentionnels, c'est-à-dire à partir d'une somme de décisions individuelles ou locales, sans plan concerté. L'autre est la construction par à-coups lors de moments privilégiés de l'occupation et de la colonisation agraire. Pour l'Émilie-Romagne et la Vénétie, les travaux ont mis en évidence deux de ces moments forts : la période communale de la fin du Moyen Âge (XII^e-XIV^e siècle) et l'époque moderne.
- 23 La centuriation change donc sous nos yeux. D'exclusivement antique, elle devient dynamique. Il en ira plus ou moins ainsi de tous les sujets qui touchent à l'analyse des formes. Parce que nous découvrons un matériau dont les implications spatiotemporelles sont infiniment neuves pour nous, nous ne sommes pas au bout de nos surprises.
- 24 Devant cette richesse nouvelle que deux voies différentes – la voie sédimentaire et la voie planimétrique – proposent de concert, nombreux sont ceux qui pensent que la première est bonne et que la seconde est mauvaise, et qui, pour cette raison, naturalisent à l'envi. Le recours au sédiment mettrait à l'abri de l'idéologie ; le recours aux formes y reconduirait inmanquablement. Même des historiens, pourtant champions d'une théorie de l'intentionnalité sociale, adoptent ce point de vue suicidaire.
- 25 Troisième point. Parmi les commentaires que cette situation suggère, il en est un qui m'apparaît particulièrement important. L'archéogéographie n'est pas une discipline postmoderne si, par là, on entend une discipline attachée à la déconstruction des objets et qui, après cette hyper-fragmentation, refuserait d'envisager tout réassemblage pour ne pas risquer de retomber dans l'idéologie. La postmodernité peut être dépassée. Si j'apprécie l'outil épistémologique qu'est la boussole de Dominique Boullier [2003], c'est parce qu'elle réserve, dans son cadran, une place à une attitude épistémologique qui relierait les épistémologies entre elles et, donc, qu'elle ne se rive pas à une postmodernité

indépassable et désespérante. Si j'apprécie les idées de Bruno Latour [1994], c'est parce qu'il nous a appris qu'il nous fallait explorer tous les relativismes en même temps qu'il nous fallait les dépasser. Si j'utilise les travaux d'Ulrich Beck [2006], c'est parce que son cosmopolitisme méthodologique est une onto-épistémologie de reconstruction des objets sur la base de la critique, lucide mais non éradicatrice, des onto-épistémologies du passé, modernité et postmodernité comprises.

- 26 Traduisons cela de façon plus modeste en nous situant au niveau de nos objets géohistoriques. Dans la critique des centuriations que je viens de prendre pour exemple, diverses attitudes sont possibles. La plus courante est de constater le hiatus sédimentaire (la centuriation du dessus étant différente de la centuriation du dessous) et de limiter le discours au champ de l'histoire et de l'archéologie de l'Antiquité. Or il est clair qu'on n'y arrivera pas si on ne cherche pas à comprendre comment et pourquoi le processus de construction de la centuriation est ainsi actif dans la durée. Les solutions sont médiévales et modernes.
- 27 Une conclusion s'impose. L'archéogéographie n'est une discipline que dans la mesure où elle est une géographie riche des savoirs géoarchéologiques recyclant eux-mêmes l'ancienne géographie physique et la géomorphologie ; une géographie riche de l'analyse des formes ; une géographie, enfin, riche des disciplines de l'aménagement et de l'intentionnalité sociale collective. Mais la situation dans laquelle nous pratiquons cette géographie est renouvelée en ce sens que nous ne pouvons plus faire comme avant. Je veux dire par là que, du fait de l'évolution interne de la géographie soumise, elle aussi, aux turbulences épistémologiques, nous n'avons plus de point d'arrimage évident dans la discipline géographique, si ce n'est de façon marginale.
- 28 Cette discipline a en effet beaucoup bougé et, à la suite de la critique de la géographie vidalienne, ce n'est pas « une » nouvelle géographie qu'on a vu apparaître mais bien « plusieurs » géographies, dont les temps forts ont été le temps de Roger Brunet et de la chorématique [1995] ; celui de la postmodernité et des géographies relativistes (géopolitique, géographie culturelle, géographie de l'environnement, géographie des genres) ; enfin, celui de l'espace des sociétés, avec la géographie de Jacques Lévy et Michel Lussault [2003]. Toutefois, dans cette myriade de géographies, il en est une qu'on cherche en vain : l'analyse rénovée des formes. Dans ce domaine, au lieu d'en rénover la pratique, les géographes l'ont rejetée comme définitivement obsolète : c'était une géographie dont on devait se séparer.
- 29 Or, nous, historiens, anthropologues et archéologues, nous devons composer avec une situation originale, celle d'une généalogie résolument géographique mais sans lien possible avec la discipline. Fondamentalement reliés à la géographie, nous n'y trouvons cependant plus les maîtres dont nous aurions besoin. D'où les parcours de marge. Les géoarchéologues, par exemple, trouvent leur cohérence dans la géologie. Dès lors, ils développent une science verticale qui ne leur permet pas toujours de raisonner de manière horizontale. Nous-mêmes archéogéographes, nous ne pouvons plus dire que nous sommes élèves de tel ou tel géographe. Qu'a-t-on publié de nouveau sur l'analyse des formes en géographie depuis le manuel de Philippe et Geneviève Pinchemel, *La face de la terre*, qui date de 1988 ? Nous faisons donc de la géographie des sociétés anciennes et des dynamiques de longue durée sans mandat géographique, c'est-à-dire dans l'indifférence que la géographie manifeste vis-à-vis de l'analyse des formes et dans l'errance de ces déplacements épistémologiques significatifs que représentent la géographie de l'environnement et les disciplines du paysage.

- 30 Pourtant la question de la « boîte à outils » géographique est centrale. Ce que nous faisons, c'est bien une géographie confrontée à la difficulté de devoir rénover les objets et les analyses. En effet, depuis que la géographie approfondit son autocritique et rénove ses propres objets, elle a posé des balises telles qu'il devient difficile de s'en réclamer. Voudrions-nous perpétuer ce qui jadis était son cœur de cible, l'analyse des formes, qu'il nous faudrait subir ses mises en garde : « Attention, nous dit-on, cartes et images aériennes sont fallacieuses. »
- 31 Au terme de développements très argumentés que je ne peux reproduire ici, Michel Lussault écrit :
- [...] on peut estimer que la cartographie contribue, par la puissance de son effet de vérité, à escamoter le caractère composite et dynamique du référent – i. e. à la fois l'espace et la société multidimensionnels. En ce sens, la cartographie (et avec elle toute l'iconographie spatiale) est un instrument majeur du spatialisme. D'ailleurs l'aménagement, l'urbanisme et l'architecture, savoirs et pratiques fondamentalement spatialistes, dans la mesure où ils postulent souvent que l'organisation matérielle de l'espace induit des comportements sociaux, sont de gros producteurs et consommateurs d'imagerie. Celle-ci, dans ces domaines, est essentielle à l'édification de la croyance dans les pouvoirs de la forme spatiale et donc dans la constitution de la confiance envers le geste aménagiste, urbanistique, architectural. Le spatialisme constitue ainsi un travers dont il importe de se défaire pour penser pleinement la dimension spatiale de la société [2003, s.v. « spatialisme »].
- 32 Dans un autre passage, le même auteur réfléchit, pour la combattre, à l'idée selon laquelle l'image ne cèlerait rien, serait moins séditeuse que le langage parce qu'elle serait purement dénotative et non connotative :
- L'examen des figures visuelles permet donc de saisir les enjeux de toute sorte – épistémologiques, cognitifs, sociaux, politiques – qui procèdent des usages des représentations graphiques. Bien loin de « l'objectivité » paisible et assurée que les géographes lui ont longtemps prêtée, l'imagerie spatiale s'avère à la fois un des plus efficaces instruments de réduction de la complexité du monde – par escamotage, notamment, de presque tout ce qui renvoie aux vécus et aux pratiques constructrices de spatialités toujours changeantes et protéiformes – et, en même temps, un spectaculaire véhicule des idéologies et des imaginaires spatiaux [*ibid.*, s.v. « image »].
- 33 Les termes mêmes du diagnostic sont lourds : « croyance », « travers », « réduction de la complexité », « escamotage », « véhicule des idéologies »... Ne risque-t-on pas d'inciter le lecteur ou le chercheur à délaisser les formes pour l'espace des réseaux ?
- 34 Bien entendu, porté au début des années 2000, un tel jugement vise une production antérieure et, en définitive, rejoint très exactement la critique que nous avons nous-mêmes formulée, celle de la lecture morpho-historique. Nous aimerions savoir si l'auteur parlerait dans les mêmes termes des travaux des archéogéographes, entrepris principalement après 2000.
- 35 J'ai écrit plus haut qu'au lieu de rénover l'analyse des formes, les géographes l'avaient définitivement rejetée. Toujours dans le sens de ces déplacements épistémologiques qui « dérangent » (déplacent) l'ordre des objets et des paradigmes, l'archéogéographie est par conséquent une « discipline » qui contribue à cette rénovation. La rénovation d'une part importante de la géographie se fait hors de ses cadres académiques sans que celle-ci ait donné à l'archéogéographie un quelconque mandat, mais cependant dans un très grand respect de cette discipline.

- 36 L'archéogéographie est une discipline profondément historique et géographique, mais sans aucun mandat disciplinaire. À nous de continuer à la construire.
-

BIBLIOGRAPHIE

Beck, Ulrich — 2006, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Éditions Aubier, « Alto ».

Boullier, Dominique — 2003, *Déboussolés de tous les pays... ! Une boussole écodémocrate pour rénover la gauche et l'écologie politique*. Paris, Éditions Cosmopolitiques.

Brunet, Roger — 1995 (1974), « Analyse des paysages et sémiologie. Éléments pour un débat », in A. Roger ed., *La théorie du paysage en France 1974-1994*. Seyssel, Éditions du Champ Vallon : 7-20.

Burel, Françoise et Jacques Baudry — 1999, *Écologie du paysage. Concepts, méthodes et applications*. Paris, Éditions Tec & Doc.

Latour, Bruno — 1994, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte.

Lévy Jacques et Michel Lussault eds. — 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin.

NOTES

1. C'était particulièrement étonnant de l'avoir fait au moment où les géographes se désintéressaient ostensiblement du paysage et où les historiens de l'art revendiquaient l'exclusivité sur le concept. Mais comme souvent : on fait d'abord, on réfléchit après.